

même de celui qui possédant un sol où la chaux se trouverait en trop grande proportion, en ajouterait une nouvelle quantité ; en agissant ainsi, il ruinerait le peu de fertilité que possède ce sol.

Voici ce qui arriva un jour à un colon, qui avait défriché une pièce de terre, d'une grande richesse. L'humus y était en si grande abondance, qu'elle semblait ne devoir jamais s'épuiser. Ce colon avait le fumier de deux bêtes à cornes, qu'il avait hivernées. Il se dit en lui-même : je m'en vais faire un coup d'or ; je vais répandre ce fumier sur mon arpent de terre défriché, et je vais avoir une récolte d'une abondance extraordinaire. Il exécuta ce plan fidèlement. Il choisit une semence de blé qui n'avait que le grain, et qui était parfaitement nourri. Au bout de quelques semaines, ce petit champ offrait le plus bel aspect ; il était entièrement couvert d'un riche tapis de verdure. Pendant le mois de juin, juillet, août, cette moisson croissait rapidement et avec force ; aussi arriva-t-elle à une hauteur surprenante ; les tiges mesuraient six pieds et plus. Notre colon était au comble de la joie et se félicitait, tous les jours, d'avoir été si bien inspiré. Mais ce cultivateur oubliait que l'apparence est souvent trompeuse, et que les habits éclatants cachent souvent une misère profonde. Pendant qu'il calculait un jour, par avance, le nombre de minots qu'il allait retirer de sa moisson, un coup de vent assez violent renversa sur le sol toutes les longues tiges qui le couvraient. Cette terre avait été rendue trop légère, par l'abondance de l'humus et de l'engrais, pour pouvoir soutenir une si vigoureuse végétation. De plus, aussitôt qu'il eût mis la faucille dans sa moisson, il reconnut que les épis étaient presque entièrement vides, et que son grain, sous la plus belle apparence, était d'une grande pauvreté. Ce colon s'était vraiment fait l'instrument de son propre malheur ; car au lieu d'augmenter la richesse de son sol, qui était déjà trop grande, par les engrais, il aurait dû les remplacer par un amendement qui aurait eu pour effet de diminuer, momentanément, cette richesse. Il est donc de la dernière importance de connaître les qualités et les défauts de sa terre et les matières qui peuvent la modifier avec profit.

Voici maintenant le plan que nous suivrons dans notre travail ; nous diviserons les amendements en trois classes principales :

1o. Nous parlerons d'abord des amendements calcaires, comprenant sous ce nom la chaux, les débris de démolitions, les coquilles, le plâtre, les cendres de bois, les os moulus ;

2o. Viendront ensuite les cendres de tourbe, et l'argile calcinée ;

3o. Nous traiterons du mélange des terres, de leur amendement par la tourbe, et enfin des composts.

Nous croyons, en suivant cet ordre, simplifier les questions, rendre nos explications plus claires et plus intelligibles pour tous nos lecteurs. Comme nous ignorons si la marine existe en grande quantité, en Canada, nous nous abstenons d'en parler présentement.

(A continuer.)

HISTOIRE DE LA QUENZAINÉ.

En jetant un rapide coup d'œil sur les Etats Européens, nous voyons d'abord la France assez préoccupée de l'issue toujours menaçante de la question romaine. Tout dernièrement, le *Moniteur*, l'organe officiel de l'Empire, publiait certains documents qui manifestent une fois de plus combien les embarras suscités par cette question sont réels, et combien souvent ils forcent le régime impérial à venir s'excuser devant l'opinion. C'est bien là, sans doute, le châtiment tout à la fois infligé à tout homme ou à toute administration dont la conduite, comme celle du gouvernement impérial, prête toujours à deux sens et à double action. On espère, par cette tactique dépourvue de moralité autant que d'habileté réelle, satisfaire au moins un parti, et rester avec lui au pinacle tant qu'il sera le plus fort. C'est là l'idée fixe, le faux principe et la pratique suprême de ce qu'on appelle la politique du jour. C'est une découverte malheureuse que le dix-neuvième siècle n'a pas précisément inventée, mais qu'il a perfectionnée à tel point qu'il l'a élevée à l'état de science, de droit et parant à l'état de moralité apparente.

Personne, jusqu'à ce jour, n'a mieux compris et pratiqué ce faux droit et cette fausse politique que Napoléon III. Il en sera victime, ou le monde est appelé à d'affreux bouleversements si cette machine infernale reste longtemps encore entre ses mains habiles.

On crie avec raison contre la politique anglaise. Mais il y a une différence énorme entre cette politique ouvertement sans gêne et sans loi et celle de Napoléon qui ne semble agir que d'après le droit, que pour le triomphe du droit, et qui, en réalité, laisse aller le droit à la dérive, et abandonne ses défenseurs à l'oppression ou à la ruine. L'Angleterre protestante, à défaut de vrais principes sur les droits de l'humanité et sur le régime chrétien des sociétés modernes, exerce dans sa politique les mêmes errements qu'elle porte partout où son protestantisme l'inspire et la guide. Par religion comme par sentiment national, l'anglais veut régner seul. Et comme cette erreur tient au cœur même de la nation depuis plus de trois cents ans, c'est un mal, tout grand qu'il est, qui n'est pas toutefois sans quelque excuse devant un autre mal qui veut s'introniser en dépit de tout principe et se faire en quelque sorte adorer. Or cet intrus de nouvelle espèce, si l'Eglise, si Pie IX, si la société catholique ne lui font obstacle, envahira tout pour rendre toute société impossible. En effet, quand il sera reconnu que le droit peut varier selon que l'intérêt du moment l'exige, chacun, homme ou gouvernement, se taillera le sien dans le champ d'autrui. Et comme la force et la ruse seules en détermineront le succès, ce succès sera appelé *fiut accompli*. Et sera allégué comme base du nouveau droit. Cette théorie commode est à l'ordre du jour comme on sait, et en explique tous les bouleversements. Ce qui fait que la plus mauvaise école, comme l'exemple le plus pernicieux qui puisse démoraliser les peuples aujourd'hui, leur vient du régime de leurs gouvernements.